

## Notre ami René

Comment peut-on prétendre figer une vie entière, la résumer en quelques minutes, sans la mutiler, surtout en ces instants de l'adieu ? Aussi ne me hasarderai-je pas à tenter de faire l'impossible portrait de celui qui nous quitte aujourd'hui. Les meilleures biographies sont parfois trompeuses, et sans doute dans cet exercice faut-il donner la préférence à l'art des romanciers. Ne cherchant pas à tout dire, ils le disent mieux. Ce n'est pas le romancier qu'était René qui me démentirait et je me sens démuné devant tout ce que je ne saurais dire.

J'évoquerai donc seulement par quelques aspects de la vie l'ami que j'ai connu à partir de 1993, lors de la création du Temps des Cerises et ensuite à la *Revue Commune*. En fait je l'avais côtoyé auparavant, presque anonymement, avec Simone, la femme de toute sa vie, à la fête du Château, à Nice, à laquelle il était présent chaque été, en tant qu'écrivain et militant, avec sa crinière déjà blanche qui ajoutait à sa distinction. Car, ne le cachons pas, c'est aussi un militant communiste convaincu qui nous a quittés.

La première impression qu'il laissait était celle de l'élégance. Éléance physique qui n'était pas sans rapport avec sa haute taille, éléance intellectuelle qui reposait sur une rigueur immédiatement perceptible. Cette rigueur lui venait des leçons de la vie, de toutes les leçons qu'un homme reçoit et qui contribuent à en faire un être responsable, sachant toujours dans quoi il s'engage et pourquoi il s'y engage. En ces temps de ventre mou, de repères brouillés, de reniements, il était agréable et réconfortant de discuter avec lui. Il allait sans façons au fond des choses, sans égard pour les sacro-saintes convenances qu'il détestait, voyant en elles le meilleur moyen de stériliser les meilleures qualités. Celui qui s'y soumettait était sûr de s'y perdre.

Car si la vie est un jeu, ce n'est pas un jeu honnête. Tout le monde n'a pas les mêmes cartes ni même la bonne connaissance des règles du jeu. Pour y tenir correctement sa partie il faut une grande accumulation de savoirs et de résolutions et déployer la plus grande vigilance.

Sa vie d'adulte commence quand, jeune lycéen de 16 ans au lycée Champollion de Grenoble, il critique sans ménagements Vichy et l'occupant nazi. Ce n'est pas à proprement parler une activité de résistance, mais ce n'était pas alors sans risques. Les risques n'ont d'ailleurs jamais fait peur à René. Il avait alors comme professeur d'histoire un communiste de premier plan, Jean Gacon, qui savait conforter ses élèves dans les résolutions qu'il les aidait à nourrir. Peu après la Libération, René se retrouve à la tête de l'Union des jeunesses républicaines de Grenoble. Simone l'y rencontre. C'est ainsi que pour eux tout a commencé. Il adhère ensuite au parti communiste, et ce sera pour toute sa vie.

Après une licence en droit, il réside à Lyon, puis à Pact, petit village du département de l'Isère. Il rencontre Roger Vailland dont il devient l'ami et, plus tard, un des meilleurs commentateurs. L'influence du personnage Vailland et de l'écrivain Vailland est réelle, surtout dans les romans de jeunesse, mais elle ne l'a nullement empêché de produire une œuvre originale et fort différente. C'est à tort qu'on l'a parfois présenté comme son épigone.

En 1961, à quelques trente ans, il s'installe à Paris, travaillant au ministère des Finances. Il a déjà fait paraître deux romans chez Gallimard : *Echec et mat* et *Les jours commencent à l'aube*, remarqués par la critique. Ce fonctionnaire romancier et militant politique est vite en butte aux formes larvées de répression réservées à ceux qui dérangent, mais, de toute façon, passer son temps à contrôler les contribuables n'était pas un métier qui puisse lui convenir et il le quitte rapidement. Il fait ensuite quelques pas au sein de l'Education nationale, sans y trouver plus de de bonheur.

Débuté alors une carrière de journaliste. Il officie dans une publication d'automobile, comme reporter sur les circuits de courses de formule 1, mettant à profit son expérience d'ancien essayeur de voitures. Il devient ensuite rédacteur en chef de la revue de vulgarisation scientifique *Constellation*, ce qui ne l'empêche pas de publier de nouveaux romans (*L'Inutile retour* en 1962 chez Gallimard, *Dérive* en 1972, chez Calmann-Lévy) en même temps que de nombreux articles sur la littérature, la peinture, la sculpture, la photographie, le cinéma, le théâtre.

De 1971 à 1978, il opère une conversion remarquable et exerce d'importantes fonctions au sein du groupe Fiat, à Paris. Signe d'une réussite qui ne l'impressionne nullement, son bureau se trouve au quarantième étage de la tour Fiat à la Défense.

Voici ce qu'en dit Marc Brianti, le Directeur général adjoint chargé des relations extérieures de Fiat-France : « *En avril 1971, je fis la connaissance de René Ballet, un intellectuel qui devint mon ami et l'écrivain de notre direction. Nous sympathisâmes immédiatement. Nous arrivions au bureau pratiquement en même temps vers 8 heures et nous discutons des événements intervenus la veille, des tâches de la journée et d'un tas d'autres choses. En fait, je crois qu'il existait entre nous une sorte de complicité qui facilitait grandement notre travail. Il nous quitta à la fin des années 70 pour entrer, malgré la différence de salaire, comme grand reporter à l'Humanité. Je connaissais évidemment ses opinions politiques et je me souviens à son propos de la phrase d'un grand patron dont j'ai oublié le nom : "Les communistes sont pour moi les meilleurs ouvriers".* » Ces années chez Fiat et la connaissance précise qu'il a des rapports de force entre les tamanoirs d'une multinationale lui inspireront un de ses meilleurs romans, *l'Organidrame*.

En 1978, à la demande de Roland Leroy, il quitte Fiat pour rejoindre *l'Humanité* en qualité de grand reporter. Cet acte militant, tout à fait dans son caractère, se traduit par une baisse sensible de revenus, alors que pour le garder, la direction de Fiat lui propose un aménagement de ses horaires. C'est aussi pour lui la possibilité de mieux faire concorder l'écriture romanesque et l'écriture journalistique.

Dans son métier de journaliste, il privilégie le contact de terrain quel que soit le sujet. Le rôle du reporter n'est pas de courir après ce que d'autres ont dit mais de découvrir ce qui est caché. Sans la connaissance profonde des faits, pas de récit convaincant ni même possible. Cette éthique est à la base des reportages qu'il donnera à *l'Humanité* sur le Chili de Pinochet où, faisant fi des dangers bien réels, il ira clandestinement enquêter, sur les tontons macoutes à Haïti, sur le Turin des frères Agnelli, détenteurs de Fiat, sur la Tchécoslovaquie, la Chine, l'URSS et bien d'autres endroits plus ou moins sympathiques où se nouent les drames de notre temps...

À partir de ce moment ses ouvrages sont édités par Messidor, la maison du parti communiste, alors en pleine ascension. Il fait paraître *Une petite ville sans mémoire*, *l'Organidrame* déjà mentionné, *Soleil froid*, *Le Domaine au bout de l'île*, des essais : *Lettres texanes*, *Des usines et des hommes*, *Grandes plumes de l'Humanité* et divers ouvrages de Roger Vailland dont le volume de la collection Filigrane, *La Visirova* et deux gros volumes des *Ecrits journalistiques*. *Le Domaine au bout de l'île* sera publié en 1992 par Scandéditions qui prend pour quelque temps la suite de Messidor.

Il est donc tout naturel qu'avec un groupe d'écrivains emmenés par Francis Combes, il participe à la création d'une maison d'édition qui se donne pour objectif de pallier la disparition de Messidor. Ce sera Le Temps des Cerises qui naît en 1993, sans grands moyens, mais dans l'enthousiasme de l'espoir. Désormais René y portera ses ouvrages, participant à toutes les initiatives pour soutenir cette maison. Il est un des fondateurs de *La Revue Commune* en 1996 et en devient rédacteur en chef. Cette revue s'inspire de *Commune* qui était avant-guerre l'organe de l'Association des Écrivains et Artistes

Révolutionnaires à laquelle collaboraient Aragon, Nizan, Romain Rolland. *La Revue Commune* disparaît en 2010 après un soixantième numéro consacré au *camarade Sartre*.

René ne cesse pas pour autant de s'occuper attentivement de l'œuvre de Roger Vailland au travers de la Société des Amis de Roger Vailland et des *Cahiers Roger Vailland* dont une trentaine ont été publiés. Il publie chez Seghers une monographie avec Elisabeth Vailland, des entretiens, et présente nombre de petits essais de Vailland sous la forme d'élégantes plaquettes. En fait, le Temps des Cerises d'un côté, les Amis de Vailland de l'autre, furent pour lui comme deux branches d'une même famille.

Le premier roman qu'il donne à son nouvel éditeur est *l'Hôtel des deux gares*. Ce roman n'était plus disponible et Simone a voulu le faire rééditer comme un dernier cadeau à son mari. Il est présent en ce lieu. Je vais donc en dire deux mots, d'autant qu'il correspond bien aux ambitions que René assignait à ses romans.

Il a choisi un personnage détestable nommé Roc, un ex-surréaliste devenu collaborateur, qui a fait paraître des articles incendiaires dans *Le Cri du peuple*, le journal de Doriot. L'intrigue se passe en 1944, au moment de la Libération de Paris. Roc croit savoir ce qui l'attend, puis finit par comprendre qu'il n'a pas seulement à craindre les résistants mais aussi et surtout ses amis de la finance qui sont en train de se recycler et redoutent en lui un témoin qui, lui, n'est pas du tout recyclable et pourrait dévoiler leurs combines. L'originalité du roman est de mettre à jour l'impalpable qui fait que Roc est devenu collabo, tortionnaire, assassin alors que normalement il aurait dû être dans l'autre camp, à l'exemple de Marat, le héros de *Drôle de jeu* de Vailland. Touchant au problème délicat de la responsabilité dans les choix et à celui de la capacité ou de l'incapacité à faire marche arrière quand on s'est fourvoyé, René Ballet va plus loin que Vailland. Il s'en est expliqué : le plus important est d'écrire pour déranger ses amis, leurs idées reçues, sans les désespérer. En fait il n'aimait pas trop des amis bien rangés, bien arrangeants. Il pensait qu'il faut toujours améliorer ses amis et le leur faisait comprendre avec cette élégance qui était sa marque.

Ses autres romans explorent tous, d'une manière ou d'une autre les zones troubles qui sont la texture profonde de ses personnages. Plus ou moins bien dissimulée à leur entourage mais aussi à eux-mêmes, elles sont le ciment de l'assise sociale de la bonne société en même temps que la destruction des possibilités dont ils étaient dotés.

En contrepoint à ses romans, René a publié un certain nombre de courts essais ou de libelles dans lesquels il jette sans détours quelques vérités crues. Ainsi ce besoin d'être reconnu qui était pour lui le lumbago des intellectuels et se transforme peu à peu en *respectrose*.

Ce danger, il l'avait évité. Ses diverses expériences de militant y sont certainement pour beaucoup. Il y avait chez lui une réelle et profonde unité entre son métier d'écrivain et ses activités militantes. Les deux versants de sa personnalité se fortifiaient mutuellement. C'est aussi cela qui le rendait si cher, si fraternel, si nécessaire à ceux qui ont eu la chance de le connaître.

Je laisse le mot final de cette évocation à Simone. Elle a dit : « *Nous avons eu une belle vie* ». Je crois que c'est vrai. C'est beaucoup d'avoir eu une belle vie.

**François Eychart**